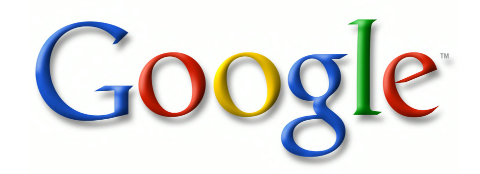
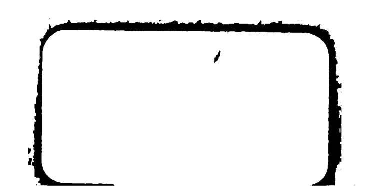



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08181769 8



EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NORMANDE DE GÉOGRAPHIE

(Cahier de Novembre-Décembre 1894)

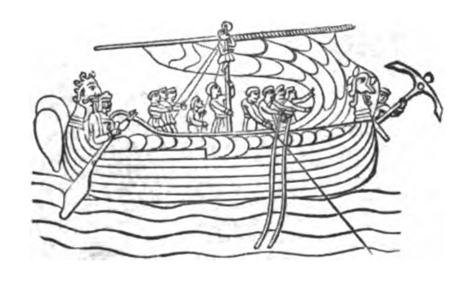
GABRIEL GRAVIER

Carte
des
Grands Lacs
de l'Amérique du Nord

dressée en 1670

Par Bréhan de Gallinée

Missionnaire sulpicien



ROUEN

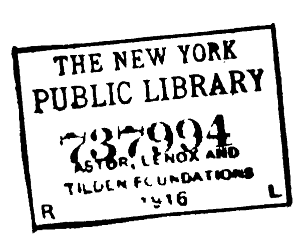
IMPRIMERIE E. CAGNIARD (LÉON GY, Succr)

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1895




THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
737994
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1916
R
L



Carte des grands Lacs de l'Amérique du Nord



EN 1669, M. de Courcelles, gouverneur général de la Nouvelle-France, accordait à Cavelier de la Salle l'autorisation de découvrir un grand fleuve qui débouchait, croyait-on, dans la mer Vermeille ou de Californie. Il s'était laissé convaincre d'autant plus facilement que l'expédition ne devait rien coûter au Trésor [1]. Aussi, outre l'autorisation d'explorer

[1] « Messieurs de la Sale et Dollier accompagnés de 12 hommes » sont partis de ce pays à dessein d'aller reconnoistre un passage » qu'ils estiment trouver, qui nous donneroit communication avec » le Japon et la Chine. L'entreprise est aussy difficile que douteuse, » mais le bon est que le Roy ne fait point de dépense pour cette » prétendue descouverte. Dieu veuille qu'ils y réussissent. » — *(Extrait d'une lettre du sieur Patoulet à Colbert.* Québec, le 11 novembre 1669. M. PIERRE MARGRY, *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'Outre-Mer ;* Paris, Maisonneuve et Cie, 1879, t. I, p. 81).

les lacs, rivières et forêts de tout le Canada, il remit à la Salle des lettres de recommandation pour les gouverneurs de la Virginie et de la Floride, et lui permit de s'adjoindre des soldats.

Au commencement de cette même année 1669, François Dollier de Casson, ancien officier de cavalerie, prêtre du diocèse de Nantes, séjournait chez un chef nipissirinien qui avait un esclave « d'une nation fort esloignée du Sud-Ouest ». Cet esclave, envoyé en mission à Montréal, parla si avantageusement de son pays, que M. de Queylus, supérieur du séminaire de Villemarie, invita l'abbé Dollier à s'y rendre comme missionnaire.

Dollier accepta avec empressement et se rendit à Québec pour se procurer les objets dont il avait besoin.

M. de Courcelles lui proposa de s'unir à Cavelier de la Salle et de faire avec lui le voyage qu'il « avoit prémé-
» dité depuis longtemps vers une grande rivière qu'il
» avoit connue (selon ce qu'il avoit appris des sauvages)
» avoir son cours vers l'Occident, au bout de laquelle,
» après sept ou huit mois de marche, lesdits Sauvages
» disoient que la terre estoit coupée, c'est-à-dire, selon
» leur manière de parler, que cette rivière tomboit dans
» la mer, et cette rivière s'appelle, dans la langue des
» Iroquois, Ohio. C'est sur cette rivière que sont placées
» quantité de nations dont on n'a veu encore personne
» icy, mais si nombreuses qu'au rapport des Sauvages,
» telle nation aura 15 ou 20 villages. L'espérance du
» Castor, mais surtout celle de trouver par icy passage
» dans la mer Vermeille, où M. de la Salle croyoit que

» la rivière d'Ohio tomboit, luy firent entreprendre ce
» voyage pour ne pas laisser à un autre l'honneur de
» trouver le chemin de la mer du Sud, et par elle celui
» de la Chine[1] ».

Dollier de Casson et la Salle, ne pouvant autrement faire, se soumettent au désir du gouverneur général.

Dollier devait être accompagné d'un nommé Barthélemy, sulpicien comme lui. Mais M. de Queylus supposa charitablement que la Salle était homme à laisser ses compagnons en plein inconnu, sans se soucier de leur sort, et remplaça Barthélemy par René Brehan de Gallinée, diacre du diocèse de Rennes, « pour avoir quelqu'un qui
» sceut un peu se reconnoistre pour le retour ou qui sceut
» la situation des pays connus, afin de ne les jetter pas
» avec imprudence dans de mauvais pas, et, de plus, on
» eust esté bien aise d'avoir quelquc carte asseurée du
» chemin qu'on projetoit[2] ».

Gallinée était mathématicien, astronome et savait « bastir tellement que tellement une carte » suffisante pour toujours retrouver son chemin.

La Salle et Dollier, de retour à Montréal, organisent rapidement leur expédition et se mettent en route le 6 juillet 1669. Dollier a trois canots et sept hommes; la Salle, quatre canots et quatorze hommes. Des Iroquois qui ont passé l'hiver chez la Salle tiennent la tête de la flottille et servent de guides.

[1] *Relation de Gallinée*. — M. PIERRE MARGRY, *op. cit.*, t. I, p. 114.
[2] *Relation de Gallinée*. — M. P. MARGRY, *op. cit.*, t. I, p. 115.

Ces Iroquois disaient que la rivière Ohio « prenoit son » origine à trois journées de Sonnontouans, et qu'après » un mois de marche on y trouvoit les Honniasont- » keronons et les Chiouanons, et qu'après avoir passé » ceux-ci et un grand sault ou cheute d'eau qu'il y a dans » cette rivière, on trouvoit les Outagames et le pays des » Iskonsogos, et enfin un pays si abondant en chevreuils » et bœufs sauvages, qu'ils y estoient aussi espais que le » bois, et une si grande quantité de peuples qu'il ne » se pouvoit davantage [1] ».

Entre Montréal et le lac Ontario, la navigation a été difficile. Il y a des rapides, et il faut, à chacun d'eux, prendre terre, porter bagages et canots. Au Long-Sault, le portage est de quinze kilomètres. Sur d'autres points, le canal s'élargit, le courant, devenu tranquille, forme les lacs Saint-François et Saint-Régis.

A sa sortie du lac Ontario, le Saint-Laurent a quinze kilomètres de largeur. Sur cette vaste nappe d'eau s'étale l'archipel des Mille-Iles qui se compose, non de mille îles, mais de deux mille et même plus [2].

Nos explorateurs s'engagent dans ce labyrinthe. Tantôt le canal est si étroit que les arbres des deux rives mêlent leurs branchages ; tantôt les îles s'éloignent, un espace lacustre s'étale en plein soleil avec des îlots boisés qui se reflètent dans les eaux. De la péninsule du Prince-

1 *Relation de Gallinée*. — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, p. 116.
2 M. Élisée Reclus, *Nouvelle géogr. univers.*, t. XV, p. 448.

Edouard au lac Rock, sur une longueur d'environ deux cents kilomètres, c'est un merveilleux panorama.

Dans l'une des îles du nord de l'Ontario, la Salle construira, dans quelques années, le fort de Frontenac; un peu à l'ouest existe déjà la mission sulpicienne de Quinté.

Par fatigue ou par indifférence, Gallinée n'a pas un mot d'admiration pour cet archipel des Mille-Iles qui est cependant l'une des splendeurs du Canada.

Le 2 août, Gallinée entre dans le lac Ontario, qui lui paraît grand comme une mer. C'est bien une mer, en effet. Bien qu'en décroissance et, comme tous les grands lacs laurentins, en voie de passer de l'état lacustre à l'état fluvial, il a une surface de 16 316 kilomètres carrés.

Le récollet Hennepin appelle ce lac *Ontario*, « qui veut dire beau Lac »; Champlain, « Outoouorons », d'après une tribu Sénéca; d'autres l'ont nommé lac des « Iroquois », « Cataracoui », « Saint-Louis », « Frontenac »; pour Gallinée, comme pour nous, c'est l' « Ontario ».

Les missionnaires désireraient passer par Quinté, mais ils craignent de perdre leurs guides, et au lieu d'aller au nord ils vont au sud, en longeant la côte orientale. Après trente-cinq jours de navigation ils arrivent à la Karontaguat, la Ganientaragouat ou «Rivière des Sables » de Charlevoix, probablement la Genesee.

Le 26 août 1669, Gallinée a fait, à l'embouchure de cette rivière, une observation au moyen du bâton de

Jacob : il a trouvé 43° 12′ de latitude nord. Il se trouvait un peu au nord du site de Rochester, qui est par 43° 8′. Son observation est donc très exacte. Il en a fait d'autres, mais il ne les rappelle pas.

Quatorze jours avant, Gallinée, la Salle, dix français et quarante ou cinquante sauvages se rendirent à un village tsonnontouan pour se procurer des guides. Après un mois de séjour dans ce village, où d'ailleurs ils furent bien traités, ils revinrent au campement du lac sans avoir obtenu ce qu'ils désiraient. Ils avaient vu l'horrible supplice d'un prisonnier de guerre, mais cela ne leur parut pas une compensation suffisante.

Gallinée compte, dans un rayon de deux à trois lieues, quatre villages tsonnontouans qui, réunis, peuvent mettre en ligne mille à douze cents guerriers. A quatre lieues au sud, au pied d'une montagne, il a trouvé des veines d'alun et, un peu plus loin, une source de pétrole.

Les explorateurs remontent en canot et passent devant la cluse du Niagara. Pressés d'arriver à Ganastogué, pour avoir des guides, ils ne peuvent visiter les chutes, cette « merveille que je tiens d'autant plus grande, dit Gallinée, » que le fleuve de Saint-Laurent est un des plus grands » du monde. Je vous laisse à penser si ce n'est pas une » belle cascade de voir toute l'eau de ce grand fleuve, » qui à son embouchure à trois lieues de large, se pré» cipiter de deux cents pieds de haut avec un bruit » qu'on entend non seulement du lieu où nous estions, » qui en est à dix ou douze lieues; mais encore de » l'autre costé du lac Ontario, vis-à-vis de cette embou-

» chure, dont M. Trouvé m'a dit l'avoir entendu [1] ».

D'après M. Vivien de Saint-Martin, le nom de ce canal vient de l'Iroquois *Jaon Niakaré*, les « Hauteurs du grand bruit ». Du lac Érié au lac Ontario, la distance en ligne directe est de 43 kilomètres, tandis que la longueur développée du canal est de 54 kilomètres.

Il y a 9 000 ou 10 000 ans, les chutes étaient à onze kilomètres plus au nord qu'aujourd'hui. Si la destruction de la roche se continue dans les proportions observées jusqu'à ce jour, d'ici trente siècles la cataracte du Niagara se trouvera à la sortie même du lac Erié [2].

Après cinq jours de marche, les voyageurs arrivent à l'extrémité occidentale du lac Ontario. Gallinée peut alors écrire sur sa carte : LAC ONTARIO. — *J'ai passé du côté du sud que je donne assez exactement.* Son tracé diffère pourtant beaucoup de celui des cartes actuelles. La baie Black est mal orientée. A la pointe sud-est il indique une petite baie qui n'existe plus sur les cartes. La côte méridionale, très régulière et formant seulement deux courbes très allongées, conserve sur la carte de Gallinée sa courbure générale, bien que les embouchures des rivières et les petites pointes soient exagérées.

A l'extrémité sud-ouest, il indique une anse profonde sur laquelle il donne cette explication : « Nous arrivasmes

[1] *Rel. de Gallinée.* — M. P. MARGRY, *op. cit.*, t. I, p. 140. — M. Trouvé était missionnaire à Quinté.

[2] M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Nouveau dict. de géogr. univers.*, verbo *Niagara*. — M. ÉLISÉE RECLUS, *Nouv. géogr. univers.*, t. XV, pp. 440 et seq.

» au bout du lac Ontario, où est une belle grande anse
» de sable, au fond de laquelle est l'embouchure d'un
» autre petit lac qui se descharge, dans lequel nos guides
» nous firent entrer environ demi-lieue, et puis descharger
» nos canots dans l'endroit le plus proche du village, qui
» en est pourtant à cinq ou six bonnes lieues[1] ». Ce renseignement est précis. Cette anse a cependant disparu des cartes.

Il convient de remarquer que Gallinée dessinait sa carte et écrivait sa relation il y a 220 ans; que l'Ontario, comme les autres méditerranées laurentides, a subi des modifications et, comme nous l'avons dit, se transforme peu à peu de lac en fleuve. Il est donc permis de croire que son tracé représente assez exactement, dans son ensemble, la côte sud de l'Ontario en 1669.

Quand à la côte nord, qu'il n'a pas vue, le tracé en est conjectural.

Nos voyageurs se remettent en route le 22 septembre et arrivent le 24 à Tinaoutaoua, à l'ouest du « Fond du lac ». Ils y trouvent Louis Joliet qui revient d'une mission au lac Supérieur.

Joliet assure aux missionnaires qu'il a vu un pays superbe où peut s'exercer fructueusement la prédication chrétienne. A ses discours, il joint une carte de sa route.

La Salle pense autrement que son jeune émule. Vous serez en concurrence avec les jésuites, dit-il aux sulpiciens, et vous ne ferez rien.

[1] *Rel. de Gallinée.* — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, p. 140.

Les Sulpiciens ne l'écoutent pas. Alors qu'il ne pense qu'à se rendre sur l'Ohio, les deux missionnaires sont persuadés qu'il veut retourner à Montréal. « Il ne nous » en avoit point parlé, écrit Gallinée, mais nous nous en » estions bien aperceus ». La vérité est qu'ils ne savaient pas lire dans la pensée de la Salle et qu'ils comprenaient la langue outaouaise que parlaient les peuples dont Joliet les entretenait.

La séparation est résolue. La Salle a toujours eu avec eux d'excellents rapports, mais il sent bien que ces hommes, durs aux mors, entraveront son entreprise; et c'est avec une joie profonde qu'il les voit, en dépit de ses conseils, accueillir la proposition de Louis Joliet.

Le dernier jour de septembre, Dollier dit la messe, et presque tous les hommes des deux partis communient ensemble de sa main.

Le lendemain les missionnaires partent dans la direction de l'ouest, avec bon nombre d'indigènes qui les aident à porter leurs bagages et leurs canots. Quelques jours après, la Salle se dirige au sud, vers l'Ohio, qu'il découvrira et descendra jusqu'au Mississipi.

Après une marche de neuf ou dix lieues en trois jours, les Sulpiciens arrivent à la Grand River, que Gallinée nomme *Rapide*, à cause de la violence de son courant. Cette rivière est peu profonde et d'une navigation très pénible. Bien qu'elle ait seulement une quarantaine de lieues de cours, sa descente n'a pas demandé moins de huit jours. Gallinée en exagère beaucoup les méandres. Trop occupé du canotage pour faire des observations, il

a dû se fier, pour en tracer le cours, à sa mémoire et à ses impressions.

Le 13 ou le 14 ils arrivent sur les bords du lac Érié, qui leur fait l'effet d'une « grande mer ». Gallinée suppose la côte septentrionale par environ 42° de latitude nord.

S'est-il placé derrière la petite presqu'île de Long-Point, par 42° 39' ? S'est-il placé au point le plus septentrional de la courbe, par 42° 52' ? Il se serait trompé d'environ un degré. La précision de son observation sur le lac Ontario ne permet guère d'admettre cette erreur ; une faute de copie paraît beaucoup plus probable.

Trois jours durant la petite troupe suit les bords du lac. Elle y trouve un pays agréable, abondant en gibier, noix, châtaignes, pommes, prunes, raisins, alizes ; ils décident de planter leur tente, pour l'hiver, dans ce plantureux pays.

La vigne y croît à l'état sauvage, produit beaucoup de raisin, que Gallinée trouve très beau et aussi bon « que le meilleur de France ». Ils en font du vin qui est « aussy bon que celuy de Grave ». Pour Gallinée, cette contrée est le « Paradis terrestre du Canada ». Et il ajoute : « Enfin nous pouvons dire que nous avons passé » l'hiver plus commodément que nous eussions fait à » Montréal [1] ». C'est aujourd'hui la contrée la plus riche et la plus peuplée de la province d'Ontario.

Le 23 mars 1670, jour du dimanche de la Passion,

[1] *Rel. de Gallinée.* — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, pp. 148-150.

les missionnaires descendent au bord du lac, avec tout leur monde, pour planter une croix en souvenir de leur séjour. En même temps ils prennent possession du pays au nom du roi de France. Le procès-verbal de cette cérémonie, publié par M. Margry, est ainsi conçu :

« Nous icy soubsignez, certifions avoir veu afficher sur les terres du lac nommé d'Érié les armes du Roy de France au pied d'une croix, avec cette inscription : « L'an » de salut 1669, Clément IX estant assis dans la chaire » de saint Pierre, Louis XIV régnant en France, » Monsieur de Courcelles estant gouverneur de la Nou» velle-France, et Monsieur Talon y estant intendant » pour le Roy, sont arrivez en ce lieu deux mission» naires du séminaire de Montréal, accompagnez de sept » autres François, qui les premiers de touts les peuples » Européens ont hyverné en ce lac, dont ils ont pris pos» session au nom de leur Roy, comme d'une terre non » occupée, par apposition de ses armes, qu'ils y ont » attachées au pied de cette croix ». En foy de quoy nous » avons signé le présent certificat ».

Signé : François Dollier, prestre du diocèse de Nantes, en Bretagne; de Gallinée, diacre du diocèse de Rennes, en Bretagne [1].

Au moment des discussions que nous avons eues avec l'Angleterre, en 1687, le gouvernement français a envoyé à Londres, comme preuve incontestable des droits de la France sur les lacs Érié, Ontario et pays environ-

[1] *Rel. de Gallinée.* — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, p. 166.

nants, l'acte transcrit ci-dessus et la carte de Gallinée [1].

Le 26 mars, les explorateurs remontent en canots et se dirigent à l'ouest, en serrant la côte, où tous les soirs ils installent leur campement. Une nuit, tandis qu'ils dorment, les eaux montent subitement et leur enlèvent un canot, des bagages et le service d'autel.

Après cent lieues de navigation ils arrivent à l'embouchure du canal de Détroit.

Le lac Érié ou « des Cerises » qu'ils vont quitter a porté les noms de Teiocha-Rontion, de Conty et du Chat. Gallinée lui donne le nom qu'il porte encore.

Son tracé de la côte septentrionale, la seule qu'il ait vue, laisse à désirer. Il suppose une trop grande distance entre la cluse du Niagara et la péninsule de Long Point qu'il donne sous le nom de « Presqu'île du lac Érié ». Il déforme et agrandit singulièrement cette péninsule et nomme « Petit lac d'Érié » l'outerbay de Long Point.

Le reste du tracé est correct. Il indique bien la « Pointe Pelée », cette tête du chapelet d'îlots qui sépare du lac principal la terrasse occidentale de l'Érié et en fait, pour ainsi dire, un lac distinct dont la profondeur ne dépasse pas dix mètres.

La rivière de Détroit et les deux îles de son embouchure sont bien représentées. Comme l'indique la carte, cette rivière tourne brusquement à l'est en approchant du lac Saint-Clair.

[1] FAILLON, *Histoire de la colonie française en Canada;* Paris, Lecoffre, 1865, t. III, p. 307. — *Arch. du min. de la Marine* mémoires généraux du Canada, 13 mai 1687.

Sur la rive droite de la rivière on lit cette légende : « Ici était une pierre, idole des Iroquois, que nous » avons mise en pièces et jetée à l'eau ».

Gallinée, dans sa relation, fait ce récit[1] : « Au bout de » six lieues nous trouvasmes un endroit fort remarquable » et fort en vénération à tous les Sauvages de ces contrées » à cause d'une idole de pierre que la nature y a formée, » à qui ils disent devoir le bonheur de leur navigation » sur le lac Érié, lorsqu'ils l'ont passé sans accident, et » qu'ils apaisent par des sacrifices, des présents de peaux, » de vivres, etc., lorsqu'ils veulent s'y embarquer. Ce lieu » estoit plein de cabanages de ceux qui estoient venus » rendre leur hommage à cette pierre qui n'avoit autre » rapport avec la figure d'un homme que celuy que » l'imagination luy vouloit bien donner. Cependant elle » estoit toute peinte, et on luy avoit formé une espèce de » visage avec du vermillon. Je vous laisse à penser si » nous vengeasmes sur cette idole, que les Iroquois nous » avoient fort recommandé d'honorer, la perte de nostre » chapelle. Nous luy attribuasmes mesmes la disette où » nous avions esté de vivres jusques icy. Enfin il n'y » avoit personne dont elle n'eust attiré la haine. Je con» sacray l'une de mes haches pour casser ce dieu de » pierre, et puis ayant accosté nos canots ensemble, nous » portasmes les plus gros morceaux au milieu de la ri» vière et jetasmes aussy tout le reste à l'eau, afin qu'on » n'en entendist jamais parler. Dieu nous récompensa

[1] *Rel. de Gallinée.* — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, pp. 159-160.

» aussy tost de cette bonne action; car nous tuasmes dans » cette mesme journée un chevreuil et un ours ».

Les Sauvages faisaient honneur à cette idole du succès de leurs navigations; le prêtre et ses fidèles l'accusaient de toutes leurs mésaventures ! Lesquels étaient les plus sages ?

A quatre lieues plus loin, les Sulpiciens entrent dans le lac Saint-Clair, qui fut aussi nommé Sainte-Claire, des Eaux salées, des Claies et de la Chaudière.

Gallinée ne donne pas à ce lac sa véritable étendue, mais il en figure les contours beaucoup mieux que Belin [1]. Il représente même la baie d'Anchor, omise par Belin et la plupart des anciens cartographes.

La rivière Saint-Clair, qui réunit le lac Saint-Clair au lac Huron, est indiquée comme venant du nord-est, tandis qu'elle coule du nord au sud.

Elle entre dans le lac Saint-Clair « par quatre bouches » qui ont chacune près de deux lieues d'embouchure ». Ainsi s'exprime Gallinée dans sa relation [2]; mais sur sa carte, le tracé est ici interrompu et ne figure réellement que deux des quatre embouchures.

Il marque les deux affluents de droite de la Saint-Clair : la Black River et la « Rivière de Belle Chasse » de Charlevoix. Sur la rive gauche, il paraît avoir indiqué

[1] Joliet, sur sa carte de 1674, figure par un petit détroit, mal orienté, le passage du lac Érié au lac Huron. Il ne connaît ni le lac Saint-Clair, ni les rivières de Détroit et Saint-Clair qui l'unissent aux deux grands lacs.

[2] *Rel. de Gallinée.* — M. P. Margry, *op. cit.*, t. I, p. 161.

l'embouchure de la Sudenham, mais il omet la Thames, principal affluent du lac Saint-Clair.

La rivière Saint-Clair, d'une largeur moyenne d'un kilomètre, serpente en méandres réguliers. Elle est profonde, d'un cours égal, et sa pente est de six millimètres par kilomètre. Comme la plupart des fleuves qui coulent du nord au sud ou du sud au nord, elle ronge sa rive orientale et en porte les débris sur sa côte opposée. Ce déplacement justifie peut-être, dans une certaine mesure, la faute d'orientation de Gallinée.

Les Sulpiciens remontent sans peine la Saint-Clair et entrent dans le lac Huron. « Ce lac, dit Gallinée, est le » plus grand de toute l'Amérique et on l'appelle la Mer » douce des Hurons ou, en Algonquin, Michigane ». Il lui conserve donc, à très peu près, le nom de « Mer d'eau douce » que lui donna Champlain.

Il a longé l'espace d'un degré, la presqu'île de Michigan; mais les plissements du sol et des rideaux de verdure lui ont caché cette vaste plaine, dont le centre précis est un bassin carbonifère. Par suite, il a supposé que de son temps, comme pendant les premiers âges de la terre, elle faisait partie de la grande méditerranée américaine. Il a donc réuni en une seule nappe d'eau, « de 660 à 700 lieues de tour [1] » les lacs Huron et Michigan et la presqu'île de Michigan.

Les jésuites Dablon et Marquette, qui se trouvaient

[1] Mesuré à vol d'oiseau, le périmètre des deux lacs et de la péninsule est d'environ 1 680 milles anglais, soit 2 700 kilomètres ou 675 lieues.

alors à Sainte-Marie-du Sault, n'en savaient pas davantage, comme le prouve la carte de Jacques Marquette[1]. En 1674, Louis Joliet en sait un peu plus et trace grossièrement la presqu'île de Michigan.

Gallinée donne avec une remarquable exacitude la bande orientale du lac Huron.

Entre Thunder Bay et Georgian Bay, le lac atteint une profondeur de 214 mètres; mais sur la rive orientale il est peu profond, plus qu'assez cependant pour que les missionnaires, avec leurs légers canots iroquois, aient pu en suivre les longues et gracieuses courbes.

La chaîne d'îles qui sépare la baie géorgienne et le North Channel du lac Huron est bien en place. Les contours de la grande île Manitoulin, qu'il nomme « Kailtoutoun », sont imparfaits : elle s'avance trop au sud-est, et la péninsule de Bruce ne s'élève pas assez au nord-ouest. Les îles Cokburn et Drummond sont réunies en une seule masse; celles de Saint-Joseph et de Sugar sont déformées, mais on a bien la figure de cette partie du lac Huron et de la fameuse rivière Saint-Mary ou « Sainte-Marie »; on voit que, par les deux branches de

1 « Had the jesuites been disposed to aid him, they could have » given him much additional information, and corrected his most » serious errors; as, for example, the omission of the peninsula of » Michigan ». (M. Francis Parkman, *the discovery of the Great West;* Boston, Little, Brown, 1869, p. 406). Si les jésuites avaient su quelque chose, ils ne l'auraient pas dit aux Sulpiciens, mais je pense, contrairement à l'avis de M. Francis Parkman, qu'ils ne savaient rien.

cette rivière, le lac Supérieur se décharge dans le North Channel et le lac Huron.

Le 25 mai, les Sulpiciens arrivent à Sainte-Marie-du Sault où les Jésuites ont leur principal établissement pour les missions des Outaouais et des peuplades voisines.

Le 28 mai, après trois jours de repos, ils se remettent en route. Ils suivent la rive septentrionale du North Channel, et Gallinée en donne un bon tracé jusqu'à la pointe qu'il nomme Amikoué, au droit du petit-archipel qui sépare le canal du Nord du lac Géorgien. De ce point à la French River ou « Rivière Française », la côte longe, à une très petite distance, le 46e parallèle. Au lieu de cela, Gallinée donne à la côte une direction nord-ouest sud-est, et place la rivière Française beaucoup trop au sud. On voit qu'il a voulu faire déboucher cette rivière en face de la pointe orientale de la Grande Manitoulin, et que son erreur a pour cause celle commise dans le placement de cette île et le dessin de la presqu'île de Bruce.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le lac Géorgien, qu'il nomme « lac des Hurons », est complètement déformé. La raison en est qu'il n'en a vu que la partie septentrionale.

En entrant dans la rivière Française, Gallinée dit : « l'embouchure de cette rivière est fort obstruée par les » îlots ». Les îles, les roches, les chutes, la masse des eaux qui font que cette rivière est l'une des plus pittoresques du Canada, ne le touchent pas. Il reste froid devant ce site qui lutte de splendeur avec celui des Mille-Iles. Est-il insensible aux beautés de la nature ? Est-il

affecté de l'échec que la mission subit au point de vue religieux? Se souvient-il de l'avis de Cavelier de la Salle?

Il indique, sans les mettre à leur place, trois îles formées par la rivière, et, alors qu'elles sont de même grandeur, il en fait deux petites et une grande.

Le lac Nipissing, qu'il appelle « Lac des Nipissiriniens ou des Sorciers », est plus correctement représenté que dans la carte de Belin. Ce dernier ne distingue pas la petite rivière des Vases, affluente du Nipissing, de la rivière Matawan, affluente de l'Ottawa. Gallinée fait très bien cette différence et les noms qu'il donne à ces rivières sont ceux qu'elles portent encore aujourd'hui.

Entre la rivière des Vases et la Matawan il indique, sans les dénommer, cinq petits lacs : ce sont la Truite, la Tortue, les Pins, Talon et un autre dont j'ignore le nom. Il les isole, tandis qu'ils sont reliés par la Matawan. Mais la Matawan n'est pas navigable dans cette partie de son cours puisque Gallinée et Charlevoix indiquent comme portages les espaces qui séparent les lacs.

Gallinée paraît donner à l'Ottawa le nom de « Mataouan » : le nom de la rivière des Outaouais ne se trouve ni sur sa carte ni dans sa relation.

Il indique, d'après un on-dit, comme allant à Trois-Rivières, la branche de l'Ottawa qui embrasse au nord la grande île des Allumettes.

Il signale les rapides du Calumet et place sur l'île du même nom cette légende : « Ici était le fameux Borgne de l'île ». Vient ensuite le Sault-de la Chaudière, près du site de la grande ville d'Ottawa. Il trace enfin le lac des

Deux-Montagnes et le lac Saint-Louis où il représente, sans la nommer, l'île Perrot.

Gallinée compte cinq portages sur la rivière Française, et trente sur la Matawan et l'Ottawa, aussi assure-t-il que cette partie de son voyage lui causa les plus grandes fatigues.

De retour à Montréal, en 1670, il a dressé sa carte, la seconde de ces régions; la première est celle de Champlain, de 1636.

Gallinée a commis des erreurs, même dans le tracé des parties qu'il a vues. Son œuvre est néanmoins supérieure aux esquisses rudimentaires de Louis Joliet et de Jacques Marquette; sur plusieurs points sa carte est plus correcte que celles de Guillaume de l'Isle, de 1700, et de Belin de 1744.

C'est en somme un document précieux pour l'étude de la géographie des grands lacs de l'Amérique du Nord.

Gallinée a remis à Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France, une copie de sa carte; Jean Talon a envoyé cette copie à Colbert [1] qui l'a déposée aux archives de la

[1] Extrait de la lettre de Talon à Colbert, du 10 novembre 1670 : « Je reviens aux nouvelles descouvertes, et je dis que desjà » MM. Dollier et Gallinée, prestres de Saint-Sulpice, missionnaires » à Montréal, ont parcouru le lac Ontario et visité des nations in- » connues; la carte que j'ay jointe icy sous la cotte C fera connoistre » leur route et jusqu'où ils ont percé. Le petit procès-verbal cotté D, » qu'ils ont dressé un peu à la haste et sans luy donner toute sa » forme, fera quelque foy qu'ils ont pris possession de toute cette » étendue. Je rectifieray, autant qu'il se pourra, cet acte informe, et » je feray planter partout où les sujets du Roy se porteront, les

Marine d'où elle est passée au dépôt des cartes et plans de la Marine.

L'abbé Faillon l'a vue et en a publié une réduction en 1865 [1].

M. Francis Parkman aussi l'a vue et en a donné une description sommaire en 1869 [2].

En 1870, pendant le siège de Paris, M. Henry Harrisse l'a vainement cherchée. Il a dit, dans une note, que la Bibliothèque du Parlement Canadien, à Ottawa, en possédait une copie faite en 1856 [3].

Mon ami, M. Armand Sanson, inspecteur-adjoint des Forêts, et l'un des secrétaires de la Société normande de Géographie, l'a vainement cherchée pour moi, le 30 décembre 1890, à la Bibliothèque du dépôt des cartes et plans de la Marine, et, le 3 janvier 1891, aux archives du dépôt des cartes et plans de la Marine.

» armes de Sa Majesté avec les marques de sa religion, affirmant que, » si ces précautions ne sont pas présentement utiles, elles peuvent » le devenir dans une autre saison ». (M. Pierre Margry, *op. cit.*, t. I, p. 88).

[1] Faillon, *op. cit.*, t. III.

[2] M. Francis Parkman, *the discovery of the Great West*, pp. 405-406.

[3] *Notes pour servir à l'Histoire, à la Bibliographie et à la Cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents*, 1545-1700, par l'auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima;* Paris, Tross, 1872, p. 193.

M. Gabriel Marcel aussi a vainement cherché une copie de cette carte, datée de 1671, qu'un mémoire sur la Nouvelle-France indique comme devant se trouver aux Affaires étrangères. (*Cartographie de la Nouvelle-France, Revue de Géographie*, mai 1885, p. 365).

Sur les indications de M. Henry Harrisse, j'ai prié mon ami, M. Benjamin Sulte, d'Ottawa, de m'en faire faire un calque. Il m'a répondu qu'on n'avait pu la retrouver. Il ne restait donc de ce précieux document que la réduction de l'abbé Faillon, et, d'après M. Harrisse, cette réduction ne comprenait pas toutes les légendes de l'original.

M. Sulte s'est heureusement souvenu que c'est M. Morin, son beau-père, qui fut chargé par le Parlement d'Ottawa de faire une copie des anciennes cartes du Canada qui existent dans les dépôts de France. M. Sulte se souvint aussi que M. Morin avait l'habitude de faire de chaque pièce deux copies : une pour son gouvernement, l'autre pour lui. Il a trouvé cette seconde copie, et il a eu l'extrême obligeance de m'en envoyer un calque sur toile.

M. Parkman et M. Harrisse donnent à cette carte deux titres : *Carte du Canada et des terres découvertes vers le lac Dérié*, et *Carte du lac Ontario et des habitations qui l'environnent, ensemble des pays que MM. Dollier et Gallinée, missionnaires du séminaire de Saint-Sulpice, ont parcouru* (1670).

Ma copie ne porte que le second titre, avec cette addition : « 1670. — Voir la lettre de M. Talon, du 10 no» vembre 1670 ». A gauche se trouve cette autre mention : « Vraie copie (fac-similé) de l'original déposé aux » Archives des cartes et plans de la Marine Impériale, » faite à Paris en may 1854. Signé P.-L. Morin ».

M. Faillon n'a donné aussi qu'un seul titre, et ce titre est un peu différent de celui du fac-similé, dont il repro-

duit d'ailleurs complètement, et lettre pour lettre, la nomenclature et les légendes.

Le fac-similé mesure $1^m 56 \times 0^m 74$.

Gallinée prévient qu'il ne garantit l'exactitude que de ce qu'il a vu. Or, ainsi que je l'ai exposé, avec sa carte et sa relation sous les yeux, il a vu le Saint-Laurent de Montréal au lac Ontario, le sud de ce lac, le nord du lac Érié, le canal de Détroit, le lac et la rivière Saint-Clair, l'orient du lac Huron, Sainte-Marie-du Sault, le North Channel, le lac Géorgien, la rivière des Français, la Matawan et l'Ottawa.

Tant d'efforts méritaient bien la peine que s'est donnée M. Margry pour retrouver sa relation et le temps que j'ai consacré à l'étude de sa carte.

Il y a bien longtemps, M. Pierre Margry, l'infatigable chercheur, le consciencieux savant auquel ont forcément recours tous ceux qui s'occupent des origines de l'Amérique du Nord, a fait un calque de la carte de Gallinée. Il a eu la bonté de me le montrer. J'ai cru y remarquer quelques légendes, tout au moins quelques parties de légendes qui ne se trouvent pas dans mon fac-similé.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, qu'un travail de ce genre, fait par M. Margry lui-même, m'inspire une confiance absolue.

J'ai fait, avec M. Pierre Margry, la comparaison de sa carte avec la mienne. J'ai constaté qu'en effet le calque de M. Margry est plus complet que le mien, mais il n'a pas

voulu me laisser copier les phrases ou parties de phrases qui me manquent. Je vous offre donc mon calque tel qu'il m'est venu du Canada. En somme, le tracé est identique à celui du calque de M. Margry, il n'y manque aucune légende essentielle, et je regarde comme une bonne fortune de pouvoir vous offrir cette copie de la deuxième carte des grands lacs américains.






Digitized by Google

